

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# GAZETTE DES CAMPAGNES

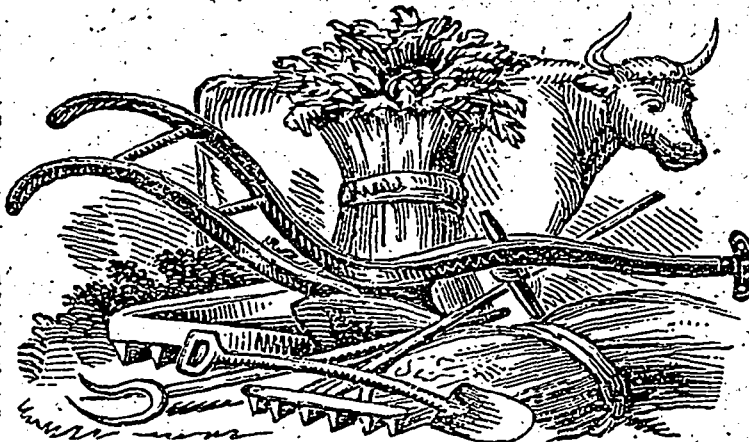
Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

Editeur-Propriétaire  
**FIRMIN H. PROULX**

A qui toutes lettres concernant l'administration de la Gazette et les demandes pour abonnement devront être adressées franco.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

L'avis de discontinuation doit être donné par écrit à ce Bureau un mois d'avance. Les arrérages devront avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la Gazette.



Rédaction.

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, devront être directement adressées  
**FIRMIN H. PROULX.**

ANNONCES :

1ère insertion, 10 cts. la ligne ; 2me insertion, etc. 3 cts. par ligne. Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre Gazette agricole.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.  
Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

## SOMMAIRE :

*Causerie agricole* : Emploi de la marné comme amendement des terres.

*Revue de la Semaine* : Mort de Dom Guéranger arrivée le 30 janvier ; il restaura en France l'Ordre de Saint-Benoît à Solesmes.—L'Année liturgique est un monument de piété et d'érudition.—Pour réfuter les appréciations historiques entachées de libéralisme de M. de Broglie, Dom Guéranger écrit l'Essai sur le naturalisme contemporain.—La Monarchie pontificale reçue avec admiration par les Pères du Concile du Vatican.—L'Histoire de Ste. Cécile.—La presse canadienne ne parle que de dilapidations des deniers publics.—Prorogation du Parlement Fédéral.

*Correspondance* : Culture des patates.

*Sujets divers* : De l'importance de bonnes graines.—Conservation des oiseaux.

*Petite chronique* : Manufacture de fromage à St. Louis de Gonzague — Exportation des mines de la Puissance.—L'agriculture et les instituteurs en France.—Le sucre de betterave en France.

*Recettes* : Inflammation de l'estomac et des intestins chez les bêtes à cornes.—Diarrhée chez les bêtes à cornes.

## CAUSERIE AGRICOLE

### EMPLOI DE LA MARNE COMME AMENDEMENT DES TERRES.

On donne le nom de *marné* à tous les mélanges de calcaire et d'argile susceptibles de se déliter à l'air, et qu'on emploie dans beaucoup de lieux pour amender les terres.

Toutes les marnes ne jouissent pas des mêmes propriétés, et c'est ce qu'il faut savoir le cultivateur qui désire en faire usage pour l'amélioration de ses terres.

Pour pouvoir parler utilement de l'emploi des marnes, il faut les diviser en marnes où l'argile domine, *marnes argileuses*, et en marnes où le calcaire domine, *marnes calcaires* ; car si ces deux sortes de marnes ont des propriétés communes, elles en ont d'opposées, comme on le verra plus bas. Parmi les unes comme parmi les autres, il en est qui se dé-

litent facilement à l'air, c'est-à-dire qui s'y réduisent bientôt en fragments pulvérulents,—état par lequel il faut nécessairement qu'elles passent pour remplir leur objet relativement à l'agriculture ;—toutes happent à la langue, sont très-avides d'humidité et absorbent l'eau avec bruit lorsqu'elles sont sèches.

La *marné sablonneuse* ou *siliceuse* est très-riche en sable, et celui-ci y entre fréquemment pour deux tiers, et plus en poids. L'autre tiers comprend l'argile et le calcaire en proportion inégales. Cette espèce de marné a un aspect plus ou moins grisâtre, est douée d'une grande friabilité et se délaie assez facilement dans l'eau, sans toutefois former pâte avec elle ; exposé à l'air, elle fuse lentement et ne durcit pas sous l'action du feu.

La *marné argileuse* se distingue par la prédominance de l'élément argileux qui y entre pour 50 à 75 par 100 ; elle est plus compacte, moins friable et se délaie moins promptement à l'eau que la précédente ; mise en contact avec l'eau elle forme avec celle-ci une pâte courte.

La *marné calcaire* renferme au moins 50 par 100 de calcaire et parfois jusqu'à 90 et au delà. Elle se distingue généralement des deux précédentes par sa dureté et une couleur blanche plus prononcée. Elle acquiert parfois la dureté de la pierre. Cette espèce se délaie dans l'eau beaucoup plus rapidement que la marné argileuse et forme avec elle une pâte très courte.

On apprend à connaître la proportion des principes de la marné en faisant dissoudre une petite quantité, un gros, par exemple, dans du vinaigre ou de l'eau forte. Ces acides dissolvent la partie calcaire et s'attaquent au point l'argile ni le sable, qui se précipitent au fond du vase. Le sable se sépare à son tour en mettant le précipité dans une certaine quantité d'eau, et en agitant le tout pendant quelque temps avec un morceau de bois : le sable étant le plus pesant, se précipite le premier lorsqu'on cesse de remuer. Ces deux parties se posent après avoir été desséchées, et leur somme,

défaquée du poids total, donne le poids du calcaire

Souvent la marne se trouve immédiatement sous la terre végétale, quelquefois la charrue seule suffit pour l'amener à la surface, souvent aussi elle est à 100 pieds de profondeur et il faut une dépense considérable pour l'y aller chercher. Les diverses couches (car il y en a souvent plusieurs superposées les unes aux autres) sont rarement de même espèce, et il faut les analyser pour savoir laquelle de ces couches il est, d'après la nature du terrain, le plus avantageux d'exploiter. En général, les frais d'exploitation, et encore plus de transport, sont les causes qui s'opposent le plus communément au marnage de terres, et ces causes ne peuvent être affaiblies que par une grande aisance des cultivateurs.

L'usage de la marne est très ancien en agriculture. Les Grecs, les Romains et les Gaulois l'employaient fréquemment. Les cultivateurs de plusieurs parties de l'Europe, surtout de l'Allemagne et de l'Angleterre, s'en servent habituellement. Le Norfolk, en Angleterre, était autrefois couvert de bruyères et de landes, c'est une contrée fort riche aujourd'hui; l'Irlande a changé complètement avec la marne une grande partie de son sol. Dans un certain nombre de départements de la France, on creuse des puits sous le sol même pour en extraire la marne dont on fait un grand usage. Il en est de même dans plusieurs autres contrées du globe où l'agriculture est pratiquée: de sorte qu'on ne peut douter, d'après le résultat de l'expérience de tous les temps et de tous les lieux, qu'elle soit un des meilleurs moyens d'améliorer la terre, d'augmenter le produit des récoltes de tous les genres; cependant la marne par elle-même, surtout quand elle est tirée depuis peu de temps de la terre, est nous ne dirons pas seulement peu fertile, même totalement infertile, comme l'observation l'a souvent prouvé aux cultivateurs qui en ont fait l'expérience. Les sols naturellement marneux, à leur surface, sont aussi d'assez mauvais fonds, soit que cette marne soit avec excès d'argile, soit qu'elle soit avec excès de calcaire. Ils offrent les inconvénients de ces deux sortes de terres.

De ce fait, on doit conclure qu'une terre trop marnée perd de fertilité pendant la première, et même les premières années qui suivent son marnage; qu'il faut par conséquent n'en répandre que la quantité nécessaire, et la laisser long temps exposée (au moins un an), pour qu'elle puisse se saturer de carbone et d'autres principes de l'air nécessaires à la végétation: c'est un inconvénient qu'elle partage avec toutes les terres des couches inférieures du sol quand elles sont mises au jour pour la première fois.

Mais comment agit la marne?—De deux manières: mécaniquement et chimiquement.

Lorsqu'un terrain trop argileux ne donne pas assez facilement passage à l'eau surabondante des pluies et aux racines encore faibles des jeunes plantes, il suffit d'y mêler une portion plus ou moins considérable de pierre calcaire réduite en poudre, ou de marne très calcaire, pour diminuer ces deux inconvénients extrêmement nuisibles en agriculture.

Lorsqu'au contraire un terrain trop léger et trop sec laisse passer les eaux pluviales et ne donne pas suffisamment de prise aux racines des jeunes plantes, on le rend plus solide et plus apte à conserver l'humidité si nécessaires à la végétation, en lui fournissant de l'argile ou de la marne très argileuse.

Nous mettons la pierre calcaire et l'argile avant la marne, parce qu'en théorie ces substances pures lui sont réellement supérieures, et le simple exposé ci-dessus le prouve suffisam-

ment; mais il devient presque impossible de les employer dans la pratique, à raison de la difficulté et de la dépense de leur division. La marne donc doit leur être préférée, puisqu'elle jouit naturellement de la faculté de se déliter à l'air, de s'y réduire en une poudre qu'on peut facilement mélanger avec égalité, par de simples labours, au sol qu'on veut améliorer.

Voilà tout le secret de l'action physique du marnage: il ne s'agit donc, pour le bien faire, que de connaître la nature de son sol et la nature de sa marne; le succès dépend entièrement des justes proportions du mélange. Si l'on mettait, par exemple, de la marne argileuse sur un sol argileux, ou de la marne calcaire sur un sol calcaire, on obtiendrait bien une amélioration; mais elle ne serait pas en proportion avec les dépenses, parce que l'on aurait pas assez changé la nature de ces sols: si on mettait trop de marne argileuse sur un sol calcaire, ou trop de marne calcaire sur un sol argileux, on manquerait son but; car cette grosse dépense ne servirait qu'à faire changer de sorte d'inconvénient à la terre. Ces résultats sont trop sensibles pour qu'il soit nécessaire de s'arrêter plus longtemps à les développer.

Puisqu'il ne s'agit, dans un de ces cas, dira-t-on, que de diviser la terre trop argileuse, on peut également y parvenir en la mélangeant avec du sable, ou avec toute autre matière elle-même très-divisée ou susceptible d'être réduite en poudre?—Sans doute, répondrons-nous; aussi toutes les fois qu'on n'a pas de chaux ou de marnes à sa disposition, doit-on le faire; cependant ces dernières sont préférables, parce qu'elles agissent, comme nous l'avons dit plus haut, non-seulement mécaniquement, mais encore chimiquement.

Il résulte en effet des expériences des chimistes modernes que la marne, encore plus que la terre végétale, absorbe l'air atmosphérique en se délitant, et fixe entre ses molécules en surabondance l'acide carbonique qui s'y trouve, et celui qui provient de la décomposition des animaux et des végétaux.

Comme contenant du calcaire, la marne agit encore en rendant soluble la portion du terreau qui ne l'est pas encore; mais sous ce rapport son effet est plus incomplet et plus lent que celui de la chaux vive, ce qui est presque toujours un bien, car on ne peut dissimuler que l'abus de cette dernière peut amener la terre à une infertilité complète.

Puisque le calcaire dissout l'humus et que les terrains infertiles le sont le plus souvent par manque d'humus, on doit croire que lorsqu'on l'on fume et qu'on marne en même temps, les récoltes doivent être surabondantes dans ces sortes de terrains, et c'est ce qu'a constaté l'expérience de tous les temps et de tous les lieux.

Comme l'humus dissout est, dans les terrains en pente, facilement entraîné par les eaux pluviales, il serait bon de ne les marnier que fort légèrement chaque fois, c'est-à-dire proportionnellement à la consommation probable de cet humus dissous que doivent faire les récoltes demandées à ces terrains pendant deux ou trois ans au plus.

Toutes les fois qu'une terre a le degré convenable de consistance, c'est-à-dire qu'elle n'est ni trop légère ni trop forte, il n'est nullement convenable de la marnier, parce que la marne est plus coûteuse que la chaux; et que cette dernière y produit, à la plus petite dose, un plus grand effet. La marne absorbe l'eau avec la plus grande facilité, et la perd de même: c'est un des motifs qui la rendent si précieuse dans les terres argiluses, qu'elle dessèche et rend par conséquent propres à un plus grand nombre de cultures. On peut conclure du fait de la décomposition de l'air par

la marne, et l'expérience de tous les pays le confirme, qu'il est, nous ne disons pas seulement utile, mais même nécessaire de laisser longtemps la marne hors de terre avant de l'employer, soit qu'elle soit argileuse, soit qu'elle soit pulvérisante, soit qu'elle soit pierreuse.

Il faudra donc s'y prendre au moins un an à l'avance, et mieux deux, trois, quatre, six, lorsqu'on aura le projet de marner un champ, c'est-à-dire tirer la marne de la terre, et la laisser se mûrir en petits tas, pour se servir de l'expression des cultivateurs, aussi longtemps que possible. Ce tas, on le changera de place une ou deux fois par an, si on veut bien faire. Outre l'avantage de fixer plus de carbone dans la marne, on gagne encore, à ne l'employer que longtemps après sa sortie de terre, une plus grande division de ses molécules; ce qui est très important. — (A continuer.)

### REVUE DE LA SEMAINE

“ Une brillante lumière vient de s'éteindre dans l'Eglise de France ”; l'illustre bénédictin Dom Guéranger est mort le 30 janvier dernier.

La presse canadienne n'a pas mis assez d'empressement à faire part de cette douloureuse nouvelle aux catholiques de la Puissance.

L'espace dont nous pouvons disposer nous permet de reproduire la plus grande partie de la notice que Mgr. de Ladoue, évêque de Nevers, a fait adresser à son clergé pour lui annoncer cette grande perte et l'inviter à prier.

Disons d'abord que Dom Guéranger naquit en France, l'année 1806, et qu'il entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique. Se sentant appelé à la vie religieuse, il entreprit de restaurer dans sa patrie l'Ordre de St. Benoît que la Révolution de 89 en avait chassé; il fonda l'abbaye de Solesmes, à cinq lieues environ de Cambrai.

Mgr. de Nevers commença par donner de précieux détails sur les premières œuvres de l'illustre abbé de Solesmes; puis il fait un légitime éloge d'un livre que nous osons recommander à nos lecteurs: nous voulons parler de l'*Année liturgique*. Le savant évêque déclare que ce livre est un monument de piété; nous disons de suite, avec un publiciste catholique, que “ c'est un monument d'érudition. Dom Guéranger ne se contente pas de faire comprendre et aimer la *liturgie romaine*; il ajoute aux prières de l'Eglise romaine, mère et maîtresse de toutes les autres églises, les prières les plus remarquables et les plus belles des diverses liturgies grecque, gallicane, mozarabique, ambrosienne, et, en traduisant, comme le reste, ces admirables fragments, il les met à la portée de tous. Aussi doit-on vivement regretter que Dom Guéranger n'ait pu mettre la dernière main à cette œuvre immense et si utile: neuf volumes ont paru, qui comprennent l'*Avent*, le *Carême* et le *Temps de Pâques*; il reste à publier trois volumes pour achever l'année liturgique. Les matériaux sont prêts, croyez-nous; la pieuse main de l'un des disciples de Dom Guéranger se pressera sans doute d'offrir aux fidèles ces derniers trésors de la piété et de l'érudition du saint religieux.”

Il serait peut-être un peu dispendieux pour des particuliers de se procurer un ouvrage aussi considérable: mais des volumes de ce mérite ne pourraient-ils pas figurer à deux ou à trois exemplaires dans les bibliothèques paroissiales?

L'évêque parle aussi d'un livre important qui faussait l'histoire de la conversion du monde romain par l'Eglise en ce qu'il faisait à l'élément naturel une part trop large et à l'élément surnaturel une part trop étroite. Ce livre

intitulé: *L'Eglise et l'Empire romain au quatrième siècle*, était signé du nom de M. le prince de Broglie, aujourd'hui duc de Broglie.

“ Le problème qui s'était posé devant M. de Broglie, continue le publiciste déjà cité, lorsqu'il écrivait son livre était celui-ci: Quels ont été dans l'établissement du christianisme la part de l'homme et la part de Dieu? En d'autres termes, cet établissement a-t-il, ou non, un caractère miraculeux et surnaturel? En lisant le prince de Broglie on est conduit à voir, dans ce grand fait qui a changé la face du monde, un événement prodigieux, sans doute, étonnant et unique dans l'histoire; mais pourtant un événement qui peut s'expliquer par des considérations naturelles et qui a trouvé même des facilités dans les aspirations et les besoins du monde païen. Le monde païen, d'après M. de Broglie, se serait converti par attrait pour la doctrine chrétienne, et cet attrait aurait été le produit de la grâce, qui agit par des appels intérieurs, et par des moyens extérieurs, comme les sacrements, les prédications et les démonstrations de la foi. Mais de miracle, il n'en existe pas.”

Ainsi M. de Broglie prenait rang parmi les libéraux dont un des premiers principes est de rejeter l'intervention de Dieu dans les affaires humaines. Mais il veut être catholique tout en étant libéral: Il ne va pas jusqu'à nier le miracle et le surnaturel, ce serait renier sa foi; mais il lui semble que, pour attirer à la foi les esprits qui en sont éloignés, “ il convient de faire le moins possible intervenir le surnaturel dans l'histoire et dans la vie ordinaire, qu'il faut laisser le miracle à l'histoire ecclésiastique et à l'hagiographie, et s'occuper surtout de présenter les avantages sociaux, et, si l'on nous permet le mot, la rationalité du christianisme.”

“ Dom Guéranger prit en mains la défense du miracle, dirons-nous maintenant avec M. Léon Gautier, collaborateur au journal *Le Monde*: il prouva que la conversion du monde ne saurait s'expliquer par des événements purement humains, et que ces événements sont bien loin d'y jouer un rôle aussi considérable que l'école libérale se l'imaginait. La discussion fut des plus vives et des plus courtoises; c'est à coups de textes que Dom Guéranger avait accoutumé de frapper ses adversaires. Ses articles, nourris de faits, devinrent aisément un beau livre, qui fut véritablement décisif. Mais ses ennemis, un moment étonnés, allaient bientôt réformer leurs rangs contre lui. Les deux écoles, en effet, se séparaient de plus en plus, et prenaient soin de creuser un abîme entre elle. Il y eut des ultramontains comme il y eut des libéraux, et la belle unité de l'ancien parti catholique, qui avait commencé à se rompre depuis plusieurs années, parut alors brisé pour toujours.”

Mais laissons parler Mgr. de Ladoue. La parole autorisée du savant et pieux évêque va nous faire comprendre la place que Dom Guéranger occupait dans l'estime de ses compatriotes, des catholiques surtout:

“ Une brillante lumière vient de s'éteindre dans l'Eglise de France.

“ Le T. R. P. Dom Guéranger est mort le 30 janvier.

“ Son existence extérieure n'a été marquée par aucun événement extraordinaire; elle s'est écoulée paisible dans les murs du cloître de Solesmes, qu'il avait relevé de ses ruines, en même temps qu'il restaurait en France le grand ordre bénédictin. Il y a vécu de cette vie monastique, vrai prélude de la vie du Ciel, au milieu de sa famille religieuse, dont il était le père dans le sens le plus élevé de ce mot; et qui comptait parmi ses enfants l'un des savants les plus distingués du siècle, un prince de l'Eglise, l'illustre cardinal

Pitra. Malgré l'obscurité de sa vie, l'abbé de Solesmes exerçait du fond de son cloître une influence bien plus efficace que beaucoup de ceux qui paraissent gouverner le monde, tandis qu'ils ne font que contrarier le gouvernement de la Providence.

« Dom Guéranger, lui, fut un homme providentiel.

« Dieu se réserve, au milieu de chaque génération, des hommes de sa droite, comme aussi, hélas ! des hommes de sa justice. Dom Guéranger fut, dans la France du dix-neuvième siècle, un homme de la droite de Dieu, ayant pour mission de réparer les désastres causés à la religion et à la société par le gallicanisme religieux et parlementaire des deux derniers siècles.

« La révoite du seizième siècle précipita dans l'hérésie une partie de l'Europe. La France resta ferme ; mais, après avoir vaincu le protestantisme, elle glissa sur la pente du gallicanisme, comme elle est en train, après la condamnation par le Concile de l'erreur gallicane, de sombrer sur le récif du libéralisme. Les conséquences du gallicanisme se firent sentir dans toutes les parties de l'ordre surnaturel ; la doctrine catholique fut amoindrie ; l'histoire de l'Église faussée ; les règles canoniques méconues ; et chose bien attristante ! la prière publique, l'âme, la vie de la société chrétienne, fut altérée !

« Au commencement de ce siècle, Dieu semblait avoir suscité un homme destiné par son beau génie à réparer ces désastres : Lamennais failli à sa mission. Mais il avait groupé autour de lui des hommes qui devaient achever ce qu'il avait commencé. L'Église reconnaissante a inscrit les noms de plusieurs d'entre eux dans ses glorieuses annales : l'éminent cardinal Gousset, les grands évêques d'Amiens, d'Arras, de Montauban et de Perpignan, l'abbé Rohrbacher, les Bonald, les Berryer, les Laurentie ; et, plus tard, les Montalembert et les Lacordaire. À côté d'eux, dans sa modestie, figure avec éclat le grand abbé de Solesmes. C'est dans le journal de l'école Lamennaisienne, le *Mémorial Catholique*, dont l'influence pour la réhabilitation des doctrines romaines fut prépondérante, que Dom Guéranger commença à publier ses articles sur la restauration de la liturgie de Rome. C'est dans ce même recueil que fut entreprise la justification des grands pontifes du moyen-âge ; qu'une guerre ouverte fut déclarée au gallicanisme doctrinal.

« Dom Guéranger, devenu moine, prit une part active à cette croisade. Le premier ouvrage qu'il lança dans le public, *les Origines de l'Église Romaine*, scandalisa l'Institut et réjouit les cœurs catholiques. Plus grande fut encore la joie des amis lorsqu'ils virent paraître les deux premiers volumes des *Institutions liturgiques*. Une pélemique ardente s'engagea ; le gallicanisme lança tous ses bataillons pour défendre ce que l'on appelait une œuvre nationale. Le résultat ? C'est qu'il n'y a plus qu'un seul dieu aujourd'hui, en France, qui n'ait repoussé les liturgies gallicanes. Et ce triomphe est dû incontestablement, en très-grande partie à Dom Guéranger. Mais il ne suffisait pas d'avoir restauré la liturgie romaine, il fallait la faire connaître et la faire aimer. Telle fut l'œuvre qu'entreprit le savant religieux dans son admirable livre *l'Année liturgique* ; livre auquel il consacra ses veilles, ses travaux incessants, ses pénitences, ses prières, — car les saints n'écrivent pas seulement leurs ouvrages avec la tête et la plume, mais aussi avec la foi et le cœur.

« Ce livre, où le saint religieux a versé toute son âme, restera dans l'Église comme une source abondante de foi et de piété. Dès qu'il aura été mis à la portée de tous les

fidèles, il sera le manuel nécessaire et indispensable de ceux qui voudront accomplir le précepte du Psalmiste : *Psallite sapienter*.

« L'un des points les plus altérés par le gallicanisme des deux derniers siècles était l'histoire de l'Église. Dom Guéranger avait lancé tous les soldats de l'érudition placés sous ses ordres à la recherche des documents destinés à dissiper les préjugés accumulés par une science étroite. Lui-même, en vrai général, dirigeait leurs travaux et, un jour, au moment où la bataille était engagée avec le plus d'ardeur, on vit apparaître un livre triomphant, la *Monarchie pontificale*. Grande fut l'admiration des nombreux évêques réunis à Rome pour délibérer sur les plus hautes questions de la doctrine et de la discipline catholique, lorsqu'ils virent condensée dans un écrit substantiel toute la tradition catholique sur les prérogatives du Souverain Pontife.

« C'était encore une victoire.

« Par suite de la funeste impulsion donnée aux études historiques, le côté surnaturel des événements humains avait été méconnu, quand il n'était pas nié. À Dom Guéranger appartient la gloire d'avoir rétabli la vraie notion de l'histoire.

« Le gallicanisme vaincu se réfugiait dans le libéralisme. Ce système amoindri n'attaquait pas de front les gloires catholiques du passé, mais il cherchait à les diminuer, à les réduire aux proportions de la nature. Un livre, important par le nom de son auteur, avait paru où cette méthode était appliquée. Pour repousser cette attaque perfide, il ne fallait pas un lutteur ordinaire : Dom Guéranger entra en lice. Aucun de ceux qui ont été mêlés à la politique contemporaine n'a oublié les triomphants articles qu'il publia dans le *Monde*, qui remplaçaient alors l'*Univers supprimé*, et qu'il réunit ensuite dans un livre qui n'est pas assez connu : *Essai sur le naturalisme contemporain*.

« Croirait-on que ce grand lutteur, de la même plume avec laquelle il pourfendait les ennemis de la vraie doctrine, a écrit une des monographies de saint les plus suaves et les plus gracieuses : *l'histoire de Ste Cécile* ? Qui n'a pas lu ce livre ne peut soupçonner ce qu'il y avait de tendresse et de poésie dans l'âme du moine guerrier.

« Et ce n'est là encore qu'une partie de l'influence exercée par Dom Guéranger : un de ses fils dira sans doute son action intime sur les âmes. Quelle œuvre que la restauration de la vie monastique en France ! Qui peut savoir ce qu'a jeté dans les plateaux de la balance, où la justice divine pèse les destinées de notre pays, cette résurrection des pieuses associations consacrées à la prière perpétuelle du jour et de la nuit ? Solesmes ! qui comprendra ce que tu as été pour la régénération de la France au dix-neuvième siècle ?..... »

Nous avons dû payer ce tribut d'éloges au célèbre abbé de Solesmes, sans préjudice aucun au récit des événements de la semaine ; rien de remarquable, ou à peu près, ne s'est passé.

Pourtant, il est une chose qui ne manque pas de gravité et qui n'est peut-être que l'indice d'un mal plus grand encore : c'est le vol et le pillage que les journaux, organes des deux plus puissants partis politiques de notre pays, se reprochent mutuellement. De part et d'autre, il y a des hommes très coupables.

Nous n'entrerons pas dans les détails de ces jobs ; il y a là quelque chose de trop vil et de trop hideux pour que nous mettions ces infamies sous les yeux de nos lecteurs. Il suffit de dire qu'ils existent, et qu'ils sont en trop grand nombre.

Des spéculateurs ignobles, à la parole mielleuse et aux allures enchanteuses, ont trahi les meilleures causes en poussant leurs amis vers les mesures les plus compromettantes et en les engageant à faire de fausses démarches dont ils ne se seraient peut-être jamais rendus coupables, s'ils n'y avaient été lâchement poussés. Et de là, combien de malheurs ?

Nous voyons dans ces honteuses spéculations un présage funeste. Les sociétés penchent vers la ruine lorsque les chefs ne savent plus être honnêtes. La foi à la rigueur des jugements de Dieu n'est pas loin de s'éteindre lorsqu'on se laisse entraîner à de tels écarts ! Et qui peut dire où l'on s'arrêtera, lorsqu'on ne sait plus redouter le cri de la conscience et le verdict de l'opinion publique ?

Hélas !

Mais faut-il désespérer ?

Non, certes ; si les sociétés comme les individus ne sont pas invulnérables, comme les individus elles sont guérissables : c'est ce que nous apprennent les Saints Livres. *Et sanabiles fecit nationes orbis terrarum* (Sap. 1, 14.).

Qu'on retranche, qu'on brûle les parties gangrenées du corps social, quelque douloureuse que l'opération puisse être ; qu'on donne ensuite à ce corps une nourriture saine et assez abondante, qu'on le soumette à un régime judiciaire et sévère, et bientôt les plaies seront cicatrisées, la vigueur et la santé seront revenues.

Les électeurs peuvent appliquer un remède très-efficace : que sans merci, ils refusent leurs suffrages à ceux qui ont trempé dans les dilapidations criminelles que nous déplorons, et cette sanction sera déjà une puissante garantie pour l'avenir.

— Les journaux ministériels de la Puissance ont annoncé que le Parlement Fédéral sera prorogé à la fin de cette semaine.

### Culture des patates

M. le Rédacteur,

Il y a quelques années, on lisait sur la chronique d'un numéro de la *Gazette des Campagnes* un entrefilet donnant le nom d'un monsieur qui avait récolté des patates pesant une livre chaque. Précisément au même temps, un cultivateur de la localité que j'habite en exhibait à ses voisins une pesant de deux livres et un quart, de sa récolte ; quelques-unes pesaient deux livres ; d'autres pesaient une livre et trois quarts, plusieurs une livre et demie ; enfin un grand nombre pesant au-delà d'une livre : ce qui me fait croire que sa méthode dans la culture des patates ne doit pas être désuète. Ceci n'est pas un fait isolé ; car, en même temps que ses voisins en récoltent qui rendent un minot et demi à deux minots par rang d'un arpent de longueur moins les abouts ; lui mesure-t-il 3, 3½, 3¾ et jusqu'à 4 minots par rang de même longueur : ce qui donne 300 à 360 minots par arpent. Aussi, vu ce résultat je crois devoir vous renseigner sur sa méthode, afin que ceux de vos lecteurs qui ordinairement ne réussissent pas très-bien dans la production de ce tubercule soient à même de l'essayer.

La voici :

Son terrain, qui est de peu de consistance, est d'abord labouré à une profondeur d'à peu près neuf pouces ; puis, plus ou moins herbé afin de briser les mottes qui s'y trouvent, sans toutefois les réduire en poussière. (Ce qui ne veut pas dire que sur les terres de plus forte consistance il ne soit pas nécessaire de labourer plusieurs fois, ni de faire usage, pour ceux qui les possèdent, de rouleau ou de brise-motte). Le fumier est ensuite charroyé sur le terrain et déposé en tas de deux seulement par voyage, afin qu'il ne se dessèche que le moins possible. Après quoi il procède à sa semence au moyen de la charrue par un second labour d'à peu près cinq pouces, afin qu'il se trouve presque autant de terre émouée au-dessous des semences qu'il y en a au-des-

sus, laissant un espace entre les rangs d'à peu près vingt-quatre pouces : le fumier ayant été déposé en contact immédiat avec les semences.

Ce cultivateur a pour principe de semer autant que possible des patates entières, d'un pouce et demi environ de diamètre, et de douze ou quatorze pouces les unes des autres ; et soit que les semences soient entières ou coupées, chaque partie est assez grosse pour qu'il en faille 20 minots pour semer un arpent ; et, comme il a affaire à une terre jaune, il se procure pour semence des patates récoltées sur de la terre forte. Lorsque les tiges sont en pleine floraison, il ne manque jamais d'enlever les fleurs et les bontons qui apparaissent ainsi que la cime des tiges avec plusieurs feuilles quand elles croissent trop vigoureusement. Il est inutile, dit-il, de faire disparaître les fleurs qui apparaissent plus tard, car, restant stériles, elles ne nuisent nullement à la production des tubercules. Voilà tout son secret, ses autres opérations sont connues de tous les cultivateurs.

Je me permettrai ici quelques remarques :

1o. Il est des personnes qui sèment leurs patates lorsque la lune est dans son plein, prétendant que la récolte en est plus abondante. Pour ma part, je ne sais pas si la lune peut influencer sur le rendement d'une récolte, cependant j'y crois quelque chose. Mais, ce que je tiens pour certain, c'est qu'on ne doit jamais travailler la terre que lorsqu'elle est bien ressuyée, principalement lorsqu'on la fume, comme pour une culture de patates ou de fougères-racines ; car si on la travaille à l'état humide, les semences n'en lèveront pas mieux, et les herbes nuisibles seraient beaucoup plus susceptibles de croître en abondance, envahiraient le terrain avant même que les semences fussent levées, et qu'il deviendrait très-difficile, sinon impossible de s'en débarrasser pendant tout le cours de la végétation des plantes cultivées.

2o. Il y a avantage de semer des patates entières sur des patates coupées, en ce que : 1o. Elles croissent plus énergiquement que les morceaux ; 2o. En ce que, advenant aussitôt après la semence une pluie de plusieurs jours de durée, les morceaux, dans beaucoup de cas, faibliront et pourriront, tandis que les patates entières pourront résister à croître ; 3o. En ce que, advenant le cas où des patates de semence seraient très-germées en cave, qu'elles auraient poussé des germes de 24 à 30 pouces par exemple, comme c'est quelquefois le cas ; si on les sème entières, et qu'on leur laisse quelques pouces de longueur de leurs germes, elles pourront encore lever et croître, tandis que si on enlève entièrement leurs germes, et surtout si on les divise, elles faibliront très-certainement.

3o. Qu'aucun terrain n'est plus susceptible de produire une bonne récolte de patates que celui qui a produit une bonne récolte de pois l'année précédente : et vu qu'une récolte de pois fait mieux pourrir le gazon et laisse la terre plus meuble qu'aucune autre récolte, on peut se dispenser d'y mettre beaucoup d'engrais.

4o. Enfin, qu'il est très-avantageux d'employer pour semence, des patates récoltées sur un terrain de nature différente de celui où on doit les semer.

UN CULTIVATEUR.

Mont-Carmel, 22 mars 1876.

M. Un Cultivateur du Mont-Carmel rend un précieux service à ses pairs en agriculture, en leur faisant part de ses expériences et de ses judicieuses observations. Qu'il veuille bien agréer nos remerciements.

Nous le prions de continuer de nous faire part de ses études ; nous les publierons toujours avec le plus grand plaisir.

M. Un Cultivateur fait plus que rendre service, il donne un bon exemple en écrivant ce qu'il observe si bien. En Europe comme aux Etats-Unis, les agriculteurs envoient beaucoup de correspondances aux journaux agricoles. Tous peuvent ainsi profiter des expériences de chacun et les progrès sont plus rapides. Les heureux résultats des uns finissent par faire la prospérité de tous.

### De l'importance des bonnes graines

Quand on veut de bonnes récoltes, et naturellement on doit toujours en vouloir, il ne suffit pas d'avoir des terres de première qualité et des engrais à discrétion, il faut surtout avoir de bonnes semences. Du moment où les reproducteurs végétaux ne valent guère, on a beau les bien loger et les bien nourrir, les produits restent toujours médiocres. C'est comme avec les reproducteurs animaux. Lorsque ceux-ci sont de mauvaise souche, en n'en fait pas des bêtes d'élite en embellissant les écuries et en doublant les rations d'avoine ou de fourrage. Il s'agit d'abord de se les procurer de race irréprochable, et après cela viennent les bons soins et le bon choix parmi leurs produits. Nos éleveurs d'animaux le savent bien, et nous constatons avec plaisir le progrès qui se poursuit de ce côté. Quant à nos éleveurs de végétaux, c'est différent, ils n'attachent pas aux graines destinées à la multiplication toute l'importance qu'il convient de leur attribuer. Pourvu que la semence ait été convenablement nourrie et paye un peu mine, ils s'en contentent, et sauf de très-rare exceptions, ils ne prennent pas la peine de remonter à l'origine de cette semence; ils ne se demandent pas si elle sort d'une race choisie, riche en qualités. Et si elle a reçu les meilleurs soins de la part de ceux qui l'ont élevée pour la vendre.

Cette indifférence presque générale chez les hommes de la grande culture, est fort regrettable à tous les points de vue, et c'est justement pour cela que nous venons la combattre. Dans le jardinage, l'indifférence est moins marquée sans doute, mais elle l'est encore de beaucoup trop, et ce que Phylippe Miller écrivait il y a plus d'un siècle en Angleterre, n'a pas cessé d'être la vérité. Voici ses propres paroles :

— " Peu de personnes, disait-il, se donnent assez de peine pour conserver leurs graines : quelques-unes, faute de jugement, ne choisissent pas les meilleurs plants pour en tirer les semences; d'autres, par cupidité, pour pouvoir recueillir une grande quantité de graines, laissent un grand terrain rempli d'une espèce particulière montée en semences, de sorte qu'ils recueillent indifféremment les bonnes et les mauvaises graines; ce qui cause des plaintes continuelles de la part des acheteurs, et discrédite les marchands qui devraient bien tâcher de se mettre à l'abri de ce reproche. "

Le conseil est honnête assurément, mais on ne l'a guère suivi, jusqu'à présent. Nous ne connaissons, nous, qu'un moyen de sauvegarder les intérêts des cultivateurs, c'est de leur enseigner l'art de faire leurs graines sans le secours de personne. On ne les y amènera qu'avec difficulté, mais à force de patience et de bonnes raisons, on finira par les convaincre.

Jusqu'à ce moment, la question des graines reproductrices n'a pas été soulevée sérieusement devant le public; c'est à peine si, de loin en loin, on a daigné lui consacrer quelques lignes perdus au milieu d'ouvrages spéciaux. On a fait des livres sur les terres; on a fait des livres sur les fumiers; mais en ce qui regarde les graines, vous ne trouverez pas même une brochure, en dehors du petit traité que nous leur avons consacré il y a quelques années, et qu'il nous paraît utile de développer aujourd'hui. Nous n'avions qu'ébauché la besogne et planté des jalons; nous sommes en mesure à cette heure de faire plus et mieux.

Si le désir d'avoir de bonnes graines existe dans certaines limites, ce qui est incontestable, la connaissance parfaite de ces bonnes graines et l'art de les faire au besoin n'existent réellement pas dans nos campagnes. Du moment où la semence se recommande par l'apparence, on la tient pour excellente, mais les plus habiles peuvent s'y tromper et s'y trompent souvent. Le volume, la couleur, la mine avantageuse sont évidemment des signes dont il faut tenir compte, cependant il ne faut pas s'y fier absolument car celui qui n'a pas vu la graine sur la tige ne saurait répondre de rien et nous allons le démontrer si vous le voulez bien.

Telle semence chétive, mais provenant d'une belle plante, nous reproduira fidèlement les principales qualités de cette plante tandis que telle autre semence superbe, récoltée sur une variété pleine de défauts, nous reproduira fidèlement aussi les défauts de cette variété. Encore une fois, nous ne sommes et nous ne pouvons être sûrs d'une graine quelconque, que si nous l'avons cultivée et soignée nous-mêmes. Sa belle conformation n'a de valeur qu'autant que le semencier répond à nos désirs. Un

maigre grain de froment, sorti d'une belle race, nous donnera souvent un magnifique épi et de beaux grains, tandis qu'un grain irréprochable, trouvé par hasard sur une race usée, nous donnera un épi misérable et des graines sans valeur. Voilà ce que l'on ignore trop généralement.

Le choix des porte-graines devrait être la base de toute bonne agriculture, comme de toute bonne horticulture, car c'est de lui que dépend la forme et vraisemblablement la qualité des produits.

C'est par le choix des porte-graines que l'on a formé et fixé la plupart de nos meilleures races.

C'est par le choix des porte-graines que l'on a soutenu et que l'on soutient des variétés qui, sans cette précaution, s'abâtardiraient vite.

C'est par le choix des porte-graines que l'on espère améliorer certaines espèces.

C'est par le choix des porte-graines que l'on est arrivé à rendre hâtives des variétés tardives, et vice versa.

Et, en effet, c'est en choisissant bien des semenciers à chaque génération, que l'on a pu faire, par exemple, dans l'espace de quatre ou cinq années, une carotte à grosse racine avec la carotte sauvage de nos terrains incultes. C'est en s'attachant à telle ou telle forme de racine, ronde ou longue, peu importe, que l'on est parvenu, à force de patience, à fixer des variations accidentelles, à en faire des races distinctes. Une supposition: Je n'ai sous la main que de la semence de racines longues, mais le hasard veut que mon semis me donne un ou deux sujets à racine courte, autrement dit une ou deux variations. Je les trouve de mon goût; je fais de ces racines des porte-graines; j'en récolte la semence; je la répands l'année suivante. Elle me produit tout d'abord beaucoup de racines longues, mais en même temps quelques racines courtes. Je choisis parmi ces dernières celle dont la conformation me plaît; j'en fais de nouvelles semences, et ainsi de suite pendant plusieurs années consécutives, et j'arrive nécessairement à n'avoir plus que des racines courtes. La variation est fixée et devient une race. C'est de cette façon que l'on a créé la toupie de Hollande, le panais court, la betterave globe, comme on aurait pu créer des races longues avec des variations de races courtes.

C'est en choisissant les meilleurs reproducteurs dans un champ à graines, épi par épi, nous dit le professeur Van Hall, c'est en faisant cueillir à la main les graines à semer, dans le jardin agronomique de Groningue, que beaucoup de variétés de froment, de haricots, etc. qui s'abâtardissaient ailleurs, sont restées pures et constantes pendant quinze à vingt ans.

C'est en s'appuyant sur le principe de transmissibilité des qualités des reproducteurs, que M. Louis Vilmorin a choisi pour porte-graines de betteraves à sucre les racines les plus sucrées du tas, comme d'autres ont choisi les plus pesantes à volume égal, afin de créer une race particulièrement riche.

C'est en faisant un bon choix de porte-graines que l'on est arrivé, après une trentaine d'années, à avancer d'un mois et demi la récolte du chou de Milan des Vertus, autrefois très-tardive, et à créer les races précoces de pommes de terre et de bien d'autres légumes.

C'est également en choisissant les porte-graines parmi les sujets qui fleurissent en dernier lieu, et en continuant pendant un certain nombre d'années, d'après la même règle, que l'on a créé des races tardives.

Or, rien que d'après ce qui précède, on peut se faire une idée exacte de l'importance du choix des porte-graines dans nos exploitations rurales, et de l'utilité d'un travail spécial sur la matière.

Ce n'est pas ici le lieu d'établir une distinction entre les graines de la grande culture et les graines de l'horticulture; nous aurons l'occasion d'en parler plus tard. Bornons-nous, quant à présent, à faire remarquer que les fleuristes poursuivent un but tout différent de celui que poursuivent les cultivateurs de céréales, de plantes fourragères, de racines, d'arbres et de légumes. Les fleuristes recherchent le plus ordinairement l'amoinissement de la taille des plantes, l'abondance des fleurs, leur duplication, leur plénitude, les modifications de couleurs, les panachures, toutes choses qui ne s'obtiennent guère qu'en affaiblissant les races. Il est donc tout naturel qu'ils tiennent pour bonnes des graines

qui ne vaudraient rien dans la culture des champs et du potager. Les fleuristes agissent sur des plantes tournées, profondément modifiées dans leur tempérament, affaiblies de toutes les manières, pourries à l'excès malgré cela, plus ou moins délicates, et tellement poussées hors des lois naturelles qu'elles arrivent souvent à la stérilité. Les cultivateurs des champs et des potagers veulent au contraire des plantes vigoureuses, bien développées, de beaux épis, de la feuille en abondance et de fortes racines, sinon dans tous les cas, au moins dans la plupart des cas. On voit d'après cela que les uns et les autres ne sont pas dans la même voie, qu'ils vont dans des directions opposées, et que les moyens dont se servent ceux-ci ne sauraient convenir à ceux-là. Les producteurs de légumes ne se rapprochent réellement des fleuristes que lorsque les légumes en question sont cultivés pour leurs graines ou leurs fruits. Là, seulement, ils trouvent un certain avantage à affaiblir les races dans certaines limites. C'est ce que nous verrons en temps et lieu. — P. JOIGNEAUX.

#### Conservation des oiseaux

Voici un fait assez curieux démontrant, avec la plus grande évidence, combien il est utile de prendre des mesures sévères afin de conserver les oiseaux, surtout les oiseaux insectivores, qui rendent de si grands services à l'agriculture :

« Le vaisseau *Pintern Abbey* vient de quitter la Tamise, en route pour la Nouvelle-Zélande, avec une cargaison de 1,230 oiseaux vivants, soit : 100 merles, 100 rouges-gorges, 100 grives, 150 moineaux, 100 étourneaux, 140 linottes, 100 chardonnerets, 160 goldfinches, 170 bruaras, et 110 perdrix, lesquels, au terme de leur voyage, seront immédiatement rendus à la liberté, et des peines très-sévères attendent les coupables qui chercheront à les détruire. Cet envoi a été sollicité par les fermiers de la Nouvelle-Zélande, dont les récoltes ne sont que trop souvent détruites par les insectes et surtout les chenilles. »

Il est assez singulier que les cultivateurs de la Nouvelle-Zélande fassent venir des oiseaux de l'Europe, à grand frais, afin de repeupler leurs campagnes de ces utiles et indispensables auxiliaires, alors que dans notre Province on fait tout ce qu'on peut pour détruire ceux que l'on possède ! Il y a là une faute énorme dont il est bien difficile de se rendre compte.

#### Petite Chronique

— Une manufacture de fromage vient de s'établir à St. Louis de Gonzague, comté de Beauharnois.

— L'exposition des mines de la Puissance donne de l'emploi à 14,000 personnes, ce qui représente une population de 70,000 âmes.

— Le Comité agricole de Gien, en France, a décidé qu'il décernerait en 1875 des récompenses aux instituteurs qui auront fait un cours élémentaire d'agriculture, et à ceux de leurs élèves qui se seront le plus distingués dans les épreuves écrites et orales, relatives aux notions agricoles.

*Le sucre de betterave en France.* — A la fin de janvier 1875, la production du sucre de betterave s'élevait en France à 839,331,924 livres, contre 742,412,354 livres pendant la période correspondante de 1874, soit pour cette campagne, une augmentation de 96,919,785 livres. Ces chiffres ne semblent pas indiquer que les fabricants de sucre soient aussi à plaindre qu'on a bien voulu le dire, car les industriels ne font pas ordinairement la guerre à leurs dépendants. Avec une production de sucre de betteraves aussi abondante, avec les gros arrivages des colonies et de l'étranger, il est important d'avoir de grands débouchés ; c'est la consommation intérieure restreinte à 500 millions de livres par an, à cause des droits énormes qui frappent ce produit, est loin d'être suffisante. Il est peut-être même difficile de croire que l'économie d'une si grande quantité de marchandises soit possible à l'étranger, car nous avons en Belgique, en Hollande, en Allemagne, en Autriche, en Hongrie, dans tous les pays où l'on cultive la canne à sucre, de nombreux concurrents qui font les plus grands efforts pour produire beaucoup et pour vendre aux conditions les plus avantageuses. Sous ce rapport, faut-il espérer beaucoup des nouveaux règlements qui se préparent et de l'application prochaine de la nouvelle loi ? on peut en douter, car toutes les combinaisons plus

ou moins habiles ne sont guère de nature à accroître la consommation et cependant ce n'est que par ce moyen qu'il sera possible d'ouvrir des débouchés à une production dont le chiffre monte tous les ans.

Nos législateurs devraient réfléchir sérieusement et faciliter, par des diminutions de droits, un article dont la consommation ne présente aucun inconvénient sous le rapport de l'hygiène, et qui est appelé cependant à rendre de si grands services à l'agriculture. — *Revue d'économie Rurale.*

#### RECETTES

##### Inflammation de l'estomac et des intestins chez les bêtes à cornes

*Symptômes.* Douleurs et spasmes dans l'estomac et les intestins ; l'animal est inquiet, frappe la terre avec les pieds de devant, se bat le ventre avec ceux de derrière, courbe le dos, se couche fréquemment pour se relever ensuite, grince des dents, bégale, est constipé et se regarde le ventre. Ses yeux sont rouges et étincelants, ses oreilles froides, ainsi que ses pieds et ses cornes ; son ventre est légèrement tendu, très-sensible au toucher. La mort survient au bout de quatre à cinq jours.

*Causes.* Cette maladie attaque les bêtes à cornes d'un refroidissement, ou lorsqu'elles ont mangé soit des plantes vénéneuses, soit de la cham, des chenilles, des cantharides, etc.

*Traitement.* Saignée de 6 à 10 livres, qu'on répète si cela est nécessaire ; administration, toutes les heures ou toutes les deux heures, d'une pinte d'infusion de camomille avec égale quantité d'huile de lin ; lavements d'eau de savon, d'huile et de sel ; frictions sur le ventre avec un mélange de parties égales d'essence de térébenthine, d'alcali volatil et d'huile de lin ; bouillonnement fréquent du ventre avec un torchon de paille.

Lorsque la maladie est occasionnée par des plantes vénéneuses on administrera, outre les remèdes précédents, une certaine quantité de vinaigre.

##### Diarrhée chez les bêtes à cornes

*Symptômes.* La diarrhée est une affection dans laquelle les matières fécales sont évacuées plus fréquemment que dans l'état de santé, et sortent sous une forme liquide.

*Causes.* La diarrhée des bêtes à cornes reconnaît les mêmes causes que nous avons indiquées en parlant de la diarrhée du cheval ; elle est quelquefois dangereuse si on la néglige. Il importe donc beaucoup d'en distinguer l'origine afin de la modérer, de l'arrêter et d'en prévenir les suites fâcheuses en administrant les remèdes convenables.

*Traitement.* Lorsque la diarrhée survient au bœuf pour avoir mangé du foin ou de la paille moisie ou gâtée, et qu'elle dure plusieurs jours, avec amaigrissement sensible, il faut donner à l'animal des aliments de bonne quantité, du son mouillé avec du vin, et lui administrer en outre quelques breuvages d'une décoction d'orge grillée, moulu et arrosé avec du vin rouge. On le purgera ensuite avec 2 onces de feuilles de séné, sur lesquelles on versera environ une pinte d'eau bouillante, et auxquelles on ajoutera 1 once de sel végétal. Si après l'usage de ces remèdes, la diarrhée ne s'arrête pas, si l'animal devient triste, s'il est dégoûté, il faut avoir recours aux astringents ; tels que le diascordium, la dose de 1 once dans une pinte de bon vin, dont on continuera l'usage pendant cinq à six jours.

#### ACTE CONCERNANT LA FAILLITE DE 1869.

DANS la Faillite de NAZAIRE LEMIEUX, Marchand, de la Rivière du Loup (en bas),

Failli.

Le failli n'a fait aucune cession de ses biens, et les créanciers sont notifiés de se réunir à son lieu d'affaires le treizième jour d'avril prochain à dix heures du matin, pour recevoir un état de ses affaires, et nommer un syndic.

J. ELZ POULIOT,

Syndic provisoire,

Rivière du Loup (en bas), 25 mars 1875



**AVIS IMPORTANT**

Pour ceux qui désirent améliorer leur troupeau de bêtes à cornes

**A VENDRE:** Un magnifique Taureau de quatre ans, pur *Ayrshire*, provenant d'une des vaches achetée à un haut prix de M. Globensky de St. Eustache, pour la ferme du Collège de Ste. Anne. S'adresser à

LUC DUPUIS,  
Village des Aulnaies, Comté de l'Islet.

**GRAINES DE TABAC  
CONNECTICUT**

(à larges feuilles)

ET

**LATAKIA**

(du Mont Liban)

A vendre au Bureau de la *Gazette des Campagnes*. Ceux qui feront au soussigné l'envoi de douze centins en estampilles de Poste, par lettre *affranchie*, recevront par le retour de la Maille un paquet de chacune de ces deux espèces de Graines de Tabac.

FIRMIN H. PROULX,  
Ste. Anne de la Pocatière.

**NOUVEAUTÉS MUSICALES**

**PLAISIRS CHAMPETRES**

QUADRILLE ÉLÉGANT COMPOSÉ PAR G. McNEIL

Organiste de N. D. de Lévis.—Prix: 75 centins.

N. B.—Ce quadrille est orné d'un magnifique portrait de son Excellence le Lieutenant-Gouverneur R. E. CARON.—Joué au Bal annuel de son Excellence, il est devenu le quadrille à la mode et fait les délices des salons de Québec.

LA VIE DE

**Delle. ALBANI**

(EMMA LAJEUNESSE)

contenant le portrait et l'autographe de cette célèbre Artiste.  
Par NAPOLEON LEGENDRE.—Prix: 25 centins

En vente chez

A. LAVIGNE, Editeur de Musique,  
11½ rue St. Jean  
(Banque d'Épargne) Québec.

**ARBRES FRUITIERS ET D'ORNEMENTS**

A VENDRE PAR

**AUGUSTE DUPUIS**

PÉPINIÉRISTE

Village des Aulnaies, St. Roch, Comté de l'Islet

J'ai un magnifique assortiment d'arbres fruitiers et d'ornements que je pourrai livrer au mois de mai prochain à ceux qui en feront la demande d'ici au 15 mars prochain.

Les pommiers originaires de Russie, méritent d'avoir une place dans tous les vergers. Ceux que j'ai en pépinière sont des variétés les plus profitables et qui résistent le mieux à notre climat.

AUGUSTE DUPUIS, Pépiniériste.  
Village des Aulnaies, Février 1875.

**LA "BRITON"**

ASSOCIATION MÉDICALE ET GÉNÉRALE SUR LA VIE

Bureau en Chef: 429 Strand, Londres.

Bureau principal pour le Canada: 12 Place d'Armes, Montréal.

La "Briton" a déposé au Gouvernement Canadien au-delà de la somme exigée, \$100,000, pour garantie de ses Polices émises en Canada.

Les Polices ordinaires de cette Compagnie sont payables pendant la vie de l'assuré, par une nouvelle application des Dividendes.

JAS. B. M. CHIPMAN,  
Directeur Général, Montréal.  
F. X. COCHUE, Inspecteur des Agences

**MUSIQUE NOUVELLE !!**

MUSIQUE VOCALE:

Les deux mères .....	Boissière .....	25
Histoire d'oiseau .....	" .....	25
La classe aux papillons .....	" .....	25
Noble coursier .....	Henrion .....	35
Mademoiselle .....	Boissière .....	25
Pauvre rose .....	M. A. D. ....	25
Amour et prière .....	Larhman .....	25
Les lorgnettes magiques .....	Gariboldi .....	50
Le dernier de l'orpheline .....	Boissière .....	25
La fauvette et la prison .....	" .....	25
Les trois gâteaux .....	" .....	25
L'Alsace pleure: elle prie, elle attend! .....	Ben. Tayoux .....	40
A Saint-Blaise .....	Pessard .....	30
Chanson de Jean Prouvaire .....	Holmès .....	50
Amour et caprice .....	Bovéry .....	25
Chanson d'été .....	Rupès .....	50

MUSIQUE INSTRUMENTALE:

Le lys .....	Spindler .....	40
Transports joyeux .....	Lambert .....	35
Souviens-toi .....	Spindler .....	40
Les marguerites .....	" .....	40
Andalusi, valse .....	Pénavaire .....	75
Les gondoles .....	Delorme .....	50
Heures heureuses .....	" .....	50
Chant du Lazzarone .....	Kowalski .....	70
Paysano .....	Marmontel .....	75
Bergère .....	Kowalski .....	60
Rose des Alpes .....	Spindler .....	40
Bouquet de violettes .....	" .....	40
Feuilles d'automne, valse .....	Dauids .....	70
Nuit d'Asie .....	Marmontel .....	75
Pauvre fleur .....	Spindler .....	40
Feuilles d'automne .....	Kowalski .....	60
Méditation .....	" .....	60
Sur l'Atlantique .....	" .....	60
Dreaming on the lake .....	Lott .....	80
Nuit et jour, valse .....	Lamothe .....	80
La jolie hongroise, valse .....	Fischer .....	60
Colombine, Polka .....	Dessaux .....	50

En vente chez

**A. LAVIGNE,**

Marchand de pianos et harmoniums, Editeur de musique  
11½ rue St. Jean, QUÉBEC.

**DEPARTEMENT DES DOUANES**

Ottawa, mars, 1875.

L'ESCOMTE AUTORISÉ SUR LES ENVOIS AMÉRICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 14 par cent.

JAMES JOHNSON,

L'avis ci-dessus est le seul qui devra paraître dans les journaux autorisés à le publier